

Polars. Le fondateur du roman noir moderne et son fameux "dur à cuire".

Hammett revisité

Par
JÉRÔME
LEROY

La reparation d'une biographie, la retraduction intégrale de son chef-d'œuvre et les minutes de ses interrogatoires par McCarthy : un des plus grands écrivains américains revient en force.

Je regrette de ne pas lui avoir posé plus de questions : des questions sur sa famille ; comment était son enfance à St. Mary's County ; ce qu'il aurait pu raconter de sa mère et de sa famille à elle ; son expérience de la fièvre espagnole et de son hospitalisation dans les sanatoriums ; sa vie à l'agence Pinkerton. Je me trouve des excuses en me répétant qu'il n'était pas homme à aimer les questions.

C'est Jo Hammett, la fille de Dashiell Hammett, un des plus grands écrivains américains du siècle dernier et fondateur plus ou moins involontaire du roman noir moderne, qui s'exprime ainsi dans la biographie qu'elle a consacrée à son père. *Dashiell Hammett, Mon père*, qui reparait ces jours-ci en édition de poche, est à la fois un

tombeau et un album de famille avec de nombreuses photographies d'époque. Cela forme un ensemble original, riche et surprenant, à l'image de l'auteur de quelques textes mythiques de la littérature mondiale comme *Moisson rouge*, *la Clé de verre* et *le Faucon de Malte* où apparaît Sam Spade, qui deviendra l'archétype du détective privé "dur à cuire". Jo Hammett trace finalement en creux, par l'évocation de ses manques de petite fille, les contours d'une vie et d'une personnalité complexe, celles de son père, qui résumant à elles seules cinquante ans d'histoire des États-Unis.

Une vie dans un pays encore jeune, presque adolescent, avec ses contradictions et ses zones d'ombre, sa poésie urbaine et nocturne, son sens des destins fracassés par l'alcool et la politique, de "Citizen" Hearst à Francis Scott Fitzgerald, un des compagnons de beuverie de Dashiell Hammett avec William Faulkner, quand ils noyaient tous les trois leur tristesse de scénaristes à gages dans les bars d'Hollywood, avec cette sale impression de prostituer leur talent. Une vie dans un pays extraordinaire par sa capacité à inventer des formes nouvelles dans l'art, la littérature, l'architecture, le cinéma mais aussi un

pays de violence politique, où se côtoient les briseurs de grève et le crime organisé, qui prend des allures d'État dans l'État comme dans le Chicago de la prohibition, placé sous la coupe d'Al Capone et de Lucky Luciano. Dashiell Hammett est un des premiers écrivains à mettre fin à une certaine innocence américaine et il prophétise dès les années 1930 l'ensauvagement de toute une société, comme Don DeLillo le fait dès les années 1970 pour l'Amérique du 11-Septembre. Les grands écrivains ne sont pas seulement des appareils enregistreurs, ils sont aussi d'étranges pythies, porteuses de mauvaises nouvelles. Ainsi que le fait dire sobrement Hammett à un de ses personnages, dans *la Clé de verre* : « Vous allez devoir affronter ce qui vous attend. » C'est ce qu'une société pardonne le moins, et ce depuis l'Antiquité où l'on mettait à mort le messager à cause du message. C'est bien ce qui a failli arriver à Hammett, d'ailleurs.

Quand il naît dans une petite ferme du Maryland en 1894, Hammett qui s'appelle encore Sam, ne sait pas qu'il prendra le prénom de Dashiell en hommage à des ancêtres français, les

Mettant fin à une certaine innocence américaine, il prophétise dès 1930 l'ensauvagement de toute une société.

de Chiell. Ce sera seulement quand il commencera à écrire dans les revues populaires aux couleurs criardes comme *Black Mask*. On y raconte, pour des Américains urbains avides de sensations fortes comme le bourbon, des histoires criminelles d'un genre nouveau. Il ne s'agit plus de trouver un coupable ou de mener une enquête, il s'agit de survivre dans un milieu hostile d'un genre inédit, "la grande ville", qui devient le personnage principal de ces histoires où l'on tire dans le tas, où l'on viole, où l'on torture, où l'on roule trop vite dans des Ford V8 Tudor ou des Cadillac Sedan en vidant des flasques d'alcool de contrebande venu du Canada. En France, où l'on mettra quelques années à traduire Hammett, c'est bizarrement grâce à des écrivains qui n'ont pas grand-chose en commun, Hergé et son *Tintin en Amérique* ou Paul Morand et son *New York*, que cette mutation de l'espace urbain et

cette violence afférente, qui deviendra bientôt mondiale, sont parfaitement décrites et comprises. En 1930, l'année où Hammett fait paraître son *Faucon de Malte*, Morand écrit ainsi sur la pègre new-yorkaise ces lignes que n'aurait pas désavouées son confrère américain : « On s'adresse même à des agences d'assassinat, à des spécialistes (killers), et on peut, dit-on, se débarrasser d'un ennemi pour 100 dollars à condition qu'il ne soit pas un personnage. On tue les gens en voiture, puis on jette le corps dans des terrains vagues. [...] Êtes-vous témoin d'une poursuite ? Mettez-vous vite à couvert, car ce sera bientôt une fusillade... »

Mais il y a loin encore, pour Hammett, du gamin du Maryland à l'écrivain qui va inventer un genre comme on découvre un trésor. Pour l'heure, le jeune Sam doit suivre les pérégrinations de son père, qui a le démon de la mobilité géographique comme tant de ses compatriotes. On vend la ferme, on déménage à Baltimore, puis à Philadelphie. Ça ne va pas fort, le futur écrivain est tuberculeux et, comme un malheur n'arrive jamais seul, il doit quitter l'école à 14 ans.

Ce qui est désormais devenu de l'ordre du cliché, en l'occurrence l'écrivain américain qui a connu cent métiers différents, trouve son origine dans la vie de Hammett à cette époque, tour à tour vendeur de journaux, employé dans une agence maritime, manœuvre sur les voies ferrées et garçon de course. Il ne faut donc pas s'étonner si l'œuvre de Hammett se caractérise par un réalisme violent, sans concession et est l'une des premières à faire apparaître dans la littérature américaine les bas-fonds et sa population de sans-grade, à mille lieues des personnages sophistiqués des écrivains de la génération perdue, intellectuels égarés dans les guerres civiles en Espagne ou les palaces de la Côte d'Azur.

Pendant que Paris était une fête pour Hemingway, les États-Unis étaient un cauchemar pour Hammett. D'autant plus qu'en 1915, il allait avoir l'occasion de visiter les dessous de l'histoire contemporaine en devenant détective au service de l'agence de police privée Pinkerton. Plus prosaïquement, à l'époque où Hammett est embauché, il s'agit avant tout d'une espèce de mili-



Agent double.
L'auteur
de "Moisson rouge"
fut aussi détective
pour l'agence
de police privée
Pinkerton.

HUMPHREY BOGART · MARY ASTOR



A WARNER BROS. PICTURES PICTURE

the Maltese Falcon

À l'affiche. Son livre "Le Faucon de Malte" fut porté à l'écran en 1941 avec l'acteur Humphrey Bogart.

ce patronale essentiellement chargée de briser les grèves et de traquer les leaders syndicaux. On peut penser que Hammett devient proche des idées communistes à ce moment-là, en réaction à une façon d'envisager le dialogue social qui empruntait davantage au western qu'à la table ronde. Il y reste jusqu'en 1921 avec une parenthèse notable où il sert comme volontaire dans l'armée en tant qu'ambulancier, ce qui aggrave sa santé quand une épidémie de grippe espagnole sévit dans les hôpitaux militaires et déclenche chez lui des bronchites à répétition. Pourtant, en 1942, alors qu'il est déjà bien affaibli, il se portera de nouveau volontaire et servira jusqu'en 1945 en Alaska, où il sera rédacteur en chef du quotidien *The Akadian*, destiné aux soldats.

C'est en 1922 qu'il publie sa première nouvelle et prend pour héros l'Op, un détective sans nom, employé d'une agence de police privée. C'est le début du succès qui se confirmera avec la parution d'un premier roman, en février 1929 ; quelques mois avant la Grande Crise. Il s'agit de *Moisson rouge*. Ce chef-d'œuvre fondateur vient de sortir dans la collection Série noire de Gallimard dans une toute nouvelle traduction que l'on doit à Natalie Beunat, une des meilleures spécialistes de Hammett, auteur de plusieurs études de référence sur le sujet, et à Pierre Bondil. Remercions la

plus célèbre collection de romans noirs français de nous donner l'occasion de pouvoir enfin lire *Moisson rouge* en évitant les « *Saperlipopette* » de la première traduction, qui nous gâchaient tout de même un peu le plaisir. Et si l'on a l'impression de lire enfin le roman qu'on ne faisait que pressentir auparavant, c'est sans doute que les traducteurs ont respecté à la lettre la déclaration d'intention de leur préface : « *La réputation novatrice de ce texte, totalement justifiée, ne pouvait être artificiellement réactualisée de termes inusités en 1927, de jurons à connotation religieuse ou sexuelle alors interdits, voire de "gros mots". Nul anachronisme littéraire, donc. L'argot parisien des années 1940 n'a pas sa place ici, pas plus que celui des banlieues d'aujourd'hui.* »

Une forme d'écriture totalement inédite

Moisson rouge, pour résumer, raconte un carnage. Le patron d'une petite ville minière du Montana a utilisé les services de truands pour réprimer les grèves. Mais ces derniers, comme les mercenaires carthaginois dans *Salammbô*, ne veulent plus lâcher leur part du gâteau. On engage un privé, qui est le narrateur et qui va jouer la carte de la division entre les truands, jusqu'à ce que ceux-ci se massacrent joyeusement.

L'intérêt du livre, bien entendu, est avant tout dans le traitement de cette intrigue par une forme d'écriture totalement inédite, qu'on a pu appeler béhavioriste ou comportementaliste. Les motivations et les sentiments des

personnages ne sont jamais exprimés ou explicités. Le lecteur peut deviner ce qui se passe seulement à partir des indices extérieurs qui lui sont donnés. Par exemple, comme le remarquait Jean-Patrick Manchette qui importa ce style en France pour ses propres romans, dans *Moisson rouge*, il ne sera jamais dit que Personville est une ville où règnent la corruption et le désordre. Pourtant, on le déduit très vite, quand le privé arrive et décrit simplement la police de l'endroit : « *Le premier policier que je vis avait une barbe de trois jours. Le deuxième portait un uniforme défraîchi auquel manquaient deux boutons. Le troisième, planté au milieu du carrefour principal, à l'intersection de Broadway et de Union Street, réglait la circulation cigare au bec.* »

Après ce roman, la carrière de Hammett connaît un coup d'accélérateur et, alors que son engagement à gauche s'accroît, ses succès grandissent jusqu'à ce qu'il signe un contrat de scénariste en 1930 avec la Paramount. En même temps, Hollywood fut fatal à sa création littéraire puisque son dernier texte romanesque date de 1934. L'alcool et la tuberculose l'affaiblissent de plus en plus ainsi qu'un séjour en prison de six mois en 1951, après qu'il a refusé de répondre à la commission des activités antiaméricaines du sénateur McCarthy. Dans *Interrogatoires*, les différents passages de Hammett devant les juges ou les sénateurs sont retranscrits tels quels et il s'agit d'un document passionnant qui montre un homme étonnamment courageux, quand on sait son état de santé et, pire encore pour un écrivain, que ses livres sont tous retirés des bibliothèques.

Hammett meurt en 1961. Sa carrière purement littéraire aura duré une petite douzaine d'années et compte cinq romans et une cinquantaine de nouvelles. Pour le reste, beaucoup d'alcool, de désespoir et de courage. Et une conclusion que l'on empruntera au titre général de sa correspondance : « *La mort, c'est pour les poires.* »

À lire

Dashiell Hammett, Mon père, de Jo Hammett, Rivages/Noir, 192 pages, 7,50 €.

de Dashiell Hammett :

Moisson rouge, nouvelle traduction par Natalie Beunat et Pierre Bondil, Gallimard, coll. "Série noire", 288 pages, 18,50 €.

Interrogatoires, Allia, 64 pages, 3 €.